

Alexandre Dumas père

Les mille et
un fantomes

Les mille et un fantomes

Pages de titre

À M. ***

ROSES

II - L'IMPASSE DES SERGENTS.

III - LE PROCÈSVERBAL.

IV - LA MAISON DE SCARRON.

V - LE SOUFFLET DE CHARLOTTE

VI - SOLANGE.

VII - ALBERT.

SQUELETTE.

X - L'ARTIFAILLE.

XI - LE BRACELET DE CHEVEUX.

XII - LES MONTS CARPATHES.

XIV - LES DEUX FRÈRES.

XV - LE MONASTÈRE DE HANGO.

Page de copyright

1

Les mille et un fantomes

Alexandre Dumas père

2

À M. ***

Mon cher ami, vous m'avez dit souvent,
— au milieu de ces
soirées, devenues trop rares, où chacun bavarde à l'
oisir, ou disant le
rêve de son cœur, ou suivant le caprice de son espr
it, ou gaspillant le
trésor de ses souvenirs, — vous m'avez dit
souvent que depuis
Scheherazade et après Nodier, j'étais un des plus a
musants conteurs
que vous eussiez entendus. Voilà aujourd'hui que v
ous m'écrivez
qu'en attendant un long roman de moi, — vous sav
ez, un de ces
romans interminables comme j'en écris, et dans les
quels je fais entrer
tout un siècle, — vous voudriez bien
quelques contes, — deux,
quatre ou six volumes tout au plus, pauvres fleurs
de mon jardin, que
vous comptez jeter au milieu des
préoccupations politiques du
moment, entre le procès de Bourges, par exemple,
et les élections du
mois de mai.

Hélas ! mon ami, l'époque est triste, et mes cont
es, je vous en
préviens, ne seront pas gais. Seulement, vous perm
ettez que, lassé
de ce que je vois se passer tous les jours dans le m
onde réel, j'aïlle

chercher mes récits dans le monde imaginaire. Hélas ! j'ai bien peur que tous les esprits un peu élevés, un peu poétiques, un peu rêveurs, n'en soient à cette heure où en est le mien, c'est-à-dire à la recherche de l'idéal, le seul, refuge que Dieu nous laisse contre la réalité.

Tenez, je suis là au milieu de cinquante volumes ouverts à propos d'une histoire de la Régence que je viens d'achever, et que je vous prie, si vous en rendez compte, d'inviter les mères à ne pas laisser lire à leurs filles. Eh bien ! je suis là, vous disais-je, et, tout en vous écrivant, mes yeux s'arrêtent sur une page des Mémoires du marquis

3

d'Argenson, où, audessous de ces mots : De la Conversation

d'autrefois et de celle d'à présent, je lis ceuxci :

« Je suis persuadé que, du temps où l'hôtel Rambouillet donnait le

ton à la bonne compagnie, on écoutait bien et l'on raisonnait mieux.

On cultivait son goût et son esprit. J'ai encore vu des modèles de ce

genre de conversation parmi les vieillards de la cour que j'ai

fréquentés. Ils avaient le mot propre, de l'énergie et de la finesse,

quelques antithèses, mais des épithètes qui augmentaient le sens ; de

la profondeur sans pédanterie, de l'enjouement sans malignité. »

Il y a juste cent ans que le marquis d'Argenson écrivit ces lignes,
que je copie dans son livre, — Il avait, à l'époque où il les écrivait, à peu près l'âge que nous avons, — et, comme lui, mon cher ami, nous pouvons dire : — Nous avons connu des vieillards qui étaient, hélas ! ce que nous ne sommes plus, c'est à dire des hommes de bonne compagnie.

Nous les avons vus, mais nos fils ne les verront pas. Voilà ce qui fait, quoique nous ne valions pas grand-chose, que nous vaudrons mieux que ne vaudront nos fils.

Il est vrai que tous les jours nous faisons un pas vers la liberté, l'égalité, la fraternité, trois grands mots que la Révolution de 93, vous savez, l'autre, la douairière, a lancés au milieu de la société moderne, comme elle eût fait d'un tigre, d'un lion et d'un ours habillés avec des toisons d'agneaux ; mots vides, malheureusement, et qu'on lisait à travers la fumée de juin sur nos monuments publics criblés de balles.

Moi, je vais comme les autres ; moi, je suis le mouvement. Dieu me garde de prêcher l'immobilité.
— L'immobilité, c'est la mort
Mais je vais comme un de ces hommes dont parle Dante, — dont les

pieds marchent en avant, — c'est vrai,
— mais dont la tête est
tournée du côté de ses talons.

Et ce que je cherche surtout, — ce que je regrette
avant tout, — ce
que mon regard rétrospectif cherche dans le passé
: c'est la société
qui s'en va, qui s'évapore, qui disparaît comme un
de ces fantômes
dont je vais vous raconter l'histoire.

Cette société, qui faisait la vie élégante, la vie co-
urtoise, cette vie

4

qui valait la peine d'être vécue, enfin (pardonnez-
moi le barbarisme,
n'étant point de l'Académie, je puis le risquer), cette
société est elle
morte ou l'avons-nous tuée ?

Tenez, je me rappelle que, tout enfant, j'ai été co-
nduit par mon
père chez madame de Montesson. C'était
une grande dame, une
femme de l'autre siècle tout à fait. Elle avait épousé,
il y avait près de
soixante ans, le duc d'Orléans, aïeul du roi Louis-
Philippe ; elle en
avait quatrevingt-
dix. Elle demeurait dans un grand et riche hôtel de
la Chaussée-
d'Antin. Napoléon lui faisait une rente de cent mille
écus.

— Savez-
vous sur quel titre était basée cette rente inscrit
e au livre

rouge du successeur de Louis XVI ? — Non. — Eh bien ! madame de Montesson touchait de l'empereur une rente de cent mille écus pour avoir conservé dans son salon les traditions de la bonne société du temps de Louis XIV et de Louis XV.

— C'est juste la moitié de ce que la Chambre donne aujourd'hui à son neveu, pour qu'il fasse oublier à la France ce dont son oncle voulait qu'elle se souvînt.

Vous ne croiriez pas une chose, mon cher ami, c'est que ces deux mots que je viens d'avoir l'imprudence de prononcer : la Chambre, me ramènent tout droit aux Mémoires du marquis d'Argenson.

— Comment cela ?

— Vous allez voir.

« On se plaint, dit-il, qu'il n'y a plus de conversation de nos jours en France. J'en sais bien la raison. C'est que la patience d'écouter diminue chaque jour chez nos contemporains. L'on écoute mal ou plutôt l'on n'écoute plus du tout. J'ai fait cette remarque dans la meilleure compagnie que je fréquente. »

Or, mon cher ami, quelle est la meilleure compagnie que l'on puisse fréquenter de nos jours ? C'est bien certainement celle que huit millions d'électeurs ont jugée digne de représenter les intérêts,

les opinions, le génie de la France. C'est la Chambre, enfin.

— Eh bien ! entrez dans la Chambre, au hasard, au jour et à l'heure que vous voudrez. Il y a cent à parier contre un que vous trouverez à la tribune un homme qui parle, et sur les bancs cinq à six

5

cents personnes, non pas qui l'écoutent, mais qui l'interrompent.

C'est si vrai ce que je vous dis là ; qu'il y a un article de la Constitution de 1848 qui interdit les interruptions. Ainsi comptez la quantité de soufflets et de coups de poing donnés à la Chambre depuis un an à peu près qu'elle s'est rassemblée : — c'est innombrable !

Toujours au nom, bien entendu, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Donc, mon cher ami, comme je vous le disais, je regrette bon nombre de choses, n'est-ce pas ? quoique j'aie dépassé à peu près la moitié de la vie ; — eh bien ! celle que je regrette le plus entre toutes celles qui s'en sont allées ou qui s'en vont, c'est celle que regrettait le marquis d'Argenson il y a cent ans : — la courtoisie.

Et cependant, du temps du marquis d'Argenson, on n'avait pas encore eu l'idée de s'appeler citoyen. Ainsi jugez.

Si l'on avait dit au marquis d'Argenson, à l'époque où il écrivait ces mots, par exemple :
« Voici où nous en sommes venus en France : la toile tombe ; tout spectacle disparaît ; il n'y a plus que des sifflets qui sifflent. Bientôt, nous n'aurons plus ni élégants conteurs dans la société, ni arts, ni peintures, ni palais bâtis ; mais des envieux de tout et partout. »

Si on lui avait dit, à l'époque où il écrivait ces mots, que l'on en arriverait, — moi, du moins, — à envier cette époque, — on l'eût bien étonné, n'est-ce pas, ce pauvre marquis d'Argenson ? — Aussi, que fais-je ? — Je vis avec les morts beaucoup, — avec les exilés un peu. — J'essaye de faire revivre les sociétés éteintes, les hommes disparus, ceux-là qui sentaient l'ambre au lieu de sentir le cigare ; qui se donnaient des coups d'épée, au lieu de se donner des coups de poing.

Et voilà pourquoi, mon ami, vous vous étonnez, quand je cause, d'entendre parler une langue qu'on ne parle plus. Voilà pourquoi vous me dites que je suis un amusant conteur. Voilà pourquoi ma voix, écho du passé, est encore écoutée dans le présent, qui écoute si

peu et si mal.

C'est qu'au bout du compte, comme ces
Vénitiens du dix

6

huitième siècle auxquels les lois somptuaires défendaient de porter

autre chose que du drap et de la bure, nous aimons toujours à voir se

dérouler la soie et le velours, et les beaux brocarts d'or dans lesquels

la royauté tablait les habits de nos pères.

Tout à vous,

ALEXANDRE DUMAS.

7

I -

LA RUE DE DIANE À FONTENAYEAUX

ROSES

Le 1er septembre de l'année 1831, je fus invité par un de mes anciens amis, chef de bureau au domaine privé du roi, à faire, avec son fils, l'ouverture de la chasse à Fontenayaux-Roses.

J'aimais beaucoup la chasse à cette époque, et, en ma qualité de grand chasseur, c'était chose grave que le choix du pays où devait, chaque année, se faire l'ouverture.

D'habitude nous allions chez un fermier ou plutôt chez un ami de mon beau-frère ; c'était chez lui que j'avais fait, en tuant un lièvre, mes débuts dans la science des Nemrod et des Elzéar Blaze. Sa ferme était située entre les forêts de Compiègne et de VillersCotterets, à une demi-lieue du charmant village de Morienvall, à une lieue des magnifiques ruines de Pierrefonds.

Les deux ou trois mille arpents de terre qui forment son exploitation présentent une vaste plaine presque entièrement entourée de bois, coupée vers le milieu par une jolie vallée au fond de laquelle

on voit, parmi les prés verts et les arbres
aux tons changeants,
fourmiller des maisons à moitié perdues dans le fe
uillage, et qui se
dénoncent par les colonnes de fumée bleuâtre qui,
d'abord protégées
par l'abri des montagnes qui les entourent, montent
verticalement
vers le ciel, et ensuite, arrivées aux couches d'air s
upérieures, se
courbent, élargies comme la cime des palmiers, da
ns la direction du
vent.

C'est dans cette plaine et sur le double versant
de cette vallée que

8

le gibier des deux forêts vient s'ébattre comme sur
un terrain neutre.

Aussi l'on trouve de tout sur la plaine
de Brassoire : — du
chevreuil et du faisan en longeant les bois,
— du lièvre sur les
plateaux, — du lapin dans les pentes, — des perdri
x autour de la
ferme.

— M. Mocquet, c'est le nom de notre ami, avait
donc la certitude
de nous voir arriver ; nous chassions toute
la journée, et le
lendemain, à deux heures, nous revenions à Paris,
ayant tué, entre
quatre ou cinq chasseurs, cent cinquante pièces de
gibier, dont jamais
nous n'avons pu faire accepter une seule à notre h
ôte.

Mais, cette année-là, infidèle à M.
Mocquet, j'avais cédé à
l'obsession de mon vieux compagnon de bureau, sé-
duit que j'avais
été par un tableau que m'avait envoyé son fils, — él-
ève distingué de
l'école de Rome, — et qui représentait une
vue de la plaine de
FontenayauxRoses, avec des éteules pleines
de lièvres et des
luzernes pleines de perdrix.

Je n'avais jamais été à Fontenayaux-
Roses : nul ne connaît moins
les environs de Paris que moi. — Quand je franchis
la barrière, c'est
presque toujours pour faire cinq ou six cents lieues
. Tout m'est donc
un sujet de curiosité dans le moindre changement
de place.

À six heures du soir, je partis pour Fontenay, la t-
ête hors de la
portière, comme toujours ; je franchis la barrière d'
Enfer, je laissai à
ma gauche la rue de la Tombe-
Issoire et j'enfilai la route d'Orléans.

On sait qu'Issoire est le nom d'un fameux brigand
d qui, du temps
de Julien, rançonnait les voyageurs qui se rendaien-
t à Lutèce. Il fut
un peu pendu, à ce que je crois, et enterré à
l'endroit qui porte
aujourd'hui son nom, à quelque distance de l'entré-
e des catacombes.

La plaine qui se développe à l'entrée du
PetitMontrouge est

étrange d'aspect. Au milieu des prairies artificielles, des champs de carottes et des plates-bandes de betteraves, s'élèvent des espèces de forts carrés, en pierre blanche, que domine une roue dentée, pareille à un squelette de feu d'artifice éteint.

Cette roue porte à sa circonférence des traverses de bois sur lesquelles un homme appuie alternativement l'un et l'autre pied. Ce travail d'écureuil, qui donne au travailleur un grand mouvement

9

apparent sans qu'il change de place en réalité, a pour but d'enrouler autour d'un moyeu une corde qui, en s'enroulant, amène à la surface du sol une pierre taillée au fond de la carrière, et qui vient voir lentement le jour.

Cette pierre, un crochet l'amène au bord de l'orifice, où des rouleaux l'attendent pour la transporter à la place qui lui est destinée.

Puis la corde redescend dans les profondeurs où elle va rechercher un autre fardeau, donnant un moment de repos au moderne Ixion, auquel un cri annonce bientôt qu'une autre pierre attend le labeur qui doit lui faire quitter la carrière natale, et la même œuvre recommence pour recommencer encore, pour recommencer toujours.

Le soir venu, l'homme a fait dix lieues sans changer de place ; s'il

montait en réalité, en hauteur, d'un degré à chaque fois que son pied pose sur une traverse, au bout de vingt-trois ans il serait arrivé dans la lune.

C'est le soir surtout, — c'est à dire à l'heure où je traversais la plaine qui sépare le petit du grand Montrouge, — que le paysage, grâce à ce nombre infini de roues mouvantes qui se détachent en vigueur sur le couchant enflammé, prend un aspect fantastique. On dirait une de ces gravures de Goya, où, dans la demiteinte, des arracheurs de dents font la chasse aux pendus.

Vers sept heures, les roues s'arrêtent ; la journée est finie.

Ces moellons, qui font de grands carrés longs de cinquante à soixante pieds, haut de six ou huit, c'est le futur Paris qu'on arrache de terre.

Les carrières d'où sort cette pierre grandissent tous les jours. C'est la suite des catacombes d'où est sorti le vieux Paris. Ce sont les faubourgs de la ville souterraine, qui vont gagnant incessamment du pays et s'étendant à la circonférence. Quand on marche dans cette prairie de Montrouge, on marche sur des abîmes. De temps en temps on trouve un enfoncement de terrain, une vallée en miniature, une

ride du sol : c'est une carrière mal soutenue en dessous, dont le plafond de gypse a craqué. Il s'est établi une fissure par laquelle l'eau pénètre dans la caverne ; l'eau a entraîné la terre ; de là le mouvement du terrain : cela s'appelle un fondis.

10

Si l'on ne sait point cela, si on ignore que cette belle couche de terre verte qui vous appelle ne repose sur rien, on peut, en posant le pied au-dessus d'une de ces gerçures, disparaître, comme on disparaît au Montanvert entre deux murs de glace.

La population qui habite ces galeries souterraines a comme son existence, son caractère et sa physionomie à part. — Vivant dans l'obscurité, elle a un peu les instincts des animaux de la nuit, c'est à dire qu'elle est silencieuse et féroce. Souvent on entend parler d'un accident, — un étai a manqué, une corde s'est rompue, un homme a été écrasé. — À la surface de la terre on croit que c'est un malheur ; trente pieds audessous on sait que c'est un crime.

L'aspect des carriers est en général sinistre. — Le jour, leur œil clignote, — à l'air, leur voix est sourde. — Ils portent des cheveux plats, rabattus jusqu'aux sourcils ; une barbe qui ne fait que tous les

dimanches matin connaissance avec le rasoir ; — un gilet qui laisse voir des manches de grosse toile grise, — un tablier de cuir blanchi par le contact de la pierre, — un pantalon de toile bleue.

— Sur une de leurs épaules est une veste pliée en deux, et sur cette veste pose le manche de la pioche ou de la besaiguë qui, six jours de la semaine, creuse la pierre.

Quand il y a quelque émeute, il est rare que les hommes que nous venons d'essayer de peindre ne s'en mêlent pas. — Quand on dit à la barrière d'Enfer : — Voilà les carriers de Montrouge qui descendent, les habitants des rues avoisinantes secouent la tête et ferment leurs portes.

Voilà ce que je regardai, ce que je vis pendant cette heure de crépuscule qui, au mois de septembre, sépare le jour de la nuit ; — puis, la nuit venue, je me rejetai dans la voiture, d'où certainement aucun de mes compagnons n'avait vu ce que je venais de voir. Il en est ainsi en toutes choses : beaucoup regardent, bien peu voient.

Nous arrivâmes vers les huit heures et demie à Fontenay ; un excellent souper nous attendait, puis après le souper une promenade au jardin.

Sorrente est une forêt d'orangers ; Fontenay est
un bouquet de

11

roses. Chaque maison a son rosier qui monte le long
de la muraille,
protégé au pied par un étui de planches ;
arrivé à une certaine
hauteur, le rosier s'épanouit en gigantesque éventail ;
l'air qui passe
est embaumé, et, lorsqu'au lieu d'air il fait du vent,
il pleut des
feuilles de roses comme il en pleuvait à la Fête-
Dieu quand Dieu
avait une fête.

De l'extrémité du jardin, nous eussions eu une vue
immense s'il
eût fait jour. — Les lumières seules semées dans l'espace
indiquaient
les villages de Sceaux, de Bagneux, de Châtillon et
de Montrouge ;
au fond s'étendait une grande ligne roussâtre d'où
sortait un bruit
sourd semblable au souffle de Léviathan : — c'était
la respiration de
Paris.

On fut obligé de nous envoyer coucher de force,
comme on fait
aux enfants.

Sous ce beau ciel tout brodé d'étoiles, au contact
de cette brise
parfumée, nous eussions volontiers attendu le jour.

À cinq heures du matin, nous nous mîmes en chasse,
guidés par le
fils de notre hôte, qui nous avait promis monts et
merveilles, et qui, il

faut le dire, continua à nous vanter la fécondité giboyeuse de son territoire avec une persistance digne d'un meilleur sort.

À midi, nous avons vu un lapin et quatre perdrix . — Le lapin avait été manqué par mon compagnon de droite, une perdrix avait été manquée par mon compagnon de gauche, et, sur les trois autres perdrix, deux avaient été tuées par moi.

À midi, à Brassoire, j'eusse déjà envoyé à la ferme trois ou quatre lièvres et quinze ou vingt perdrix.

J'aime la chasse, mais je déteste la promenade, surtout la promenade à travers champs. Aussi, sous prétexte d'aller explorer un champ de luzerne situé à mon extrême gauche, et dans lequel j'étais bien sûr de ne rien trouver, je rompis la ligne et fis un écart.

Mais ce qu'il y avait dans ce champ, ce que j'y avais avisé dans le désir de retraite qui s'était déjà emparé de moi depuis plus de deux heures, c'était un chemin creux qui, me dérochant aux regards des autres chasseurs, devait me ramener par la route de Sceaux droit à FontenayauxRoses.

12

Je ne me trompais pas. — À une heure sonnant au clocher de la paroisse, j'atteignais les premières maisons du village.

Je suivais un mur qui me paraissait clore une assez belle propriété,
lorsque, en arrivant à l'endroit où la rue de Diane s'embranchait avec
la Grande-
Rue, je vis venir à moi, du côté de l'église, un homme
d'un aspect si étrange, que je m'arrêtai et qu'instinctivement j'armai
les deux coups de mon fusil, même que j'étais par le simple sentiment
de la conservation personnelle.

Mais, pâle, les cheveux hérissés, les yeux hors de leur orbite, les
vêtements en désordre et les mains ensanglantées, cet homme passa
près de moi sans me voir. — Son regard était fixe et atone à la fois.
— Sa course avait l'emportement invincible d'un corps qui
descendrait une montagne trop rapide, et cependant sa respiration
râlante indiquait encore plus d'effroi que de fatigue.

À l'embranchement des deux voies, il quitta la Grande Rue pour
se jeter dans la rue de Diane, sur laquelle s'ouvrait la propriété dont,
pendant sept ou huit minutes, j'avais suivi la muraille. Cette porte,
sur laquelle mes yeux s'arrêtèrent à l'instant même, était peinte en
vert et était surmontée du numéro 2. La main de l'homme s'étendit
vers la sonnette bien avant de pouvoir la toucher ; puis il l'atteignit,

l'agita violemment, et, presque aussitôt, tournant sur lui-même, il se trouva assis sur l'une des deux bornes qui servent d'ouvrage avancé à cette porte. Une fois là, il demeura immobile, les bras pendants et la tête inclinée sur la poitrine.

Je revins sur mes pas, tant je comprenais que cet homme devait être l'acteur principal de quelque drame inconnu et terrible.

Derrière lui, et aux deux côtés de la rue, quelques personnes, sur lesquelles il avait sans doute produit le même effet qu'à moi, étaient sorties de leurs maisons et le regardaient avec un étonnement pareil à celui que j'éprouvais moi-même.

À l'appel de la sonnette qui avait résonné violemment, une petite porte percée près de la grande s'ouvrit, et une femme de quarante à quarantecinq ans apparut.

— Ah ! c'est vous, Jacquemin, dit-elle, que faites-vous donc là ?

— M. le maire est-il chez lui ? demanda d'une voix sourde

13

l'homme auquel elle adressait la parole.

— Oui.

— Eh bien ! mère Antoine, allez lui dire que j'ai tué ma femme, et que je viens me constituer prisonnier.

La mère Antoine poussa un cri auquel répondirent deux ou trois

exclamations arrachées par la terreur à des personnes qui se trouvaient assez près pour entendre ce terrible aveu.

Je fis moi-même un pas en arrière, et rencontrai le tronc d'un tilleul, auquel je m'appuyai.

Au reste, tous ceux qui se trouvaient à la portée de la voix étaient restés immobiles.

Quant au meurtrier, il avait glissé de la borne à terre, comme si, après avoir prononcé les fatales paroles, la force l'eût abandonné.

Cependant la mère Antoine avait disparu, laissant la petite porte ouverte. Il était évident qu'elle était allée accomplir près de son maître la commission dont Jacquemin l'avait chargée.

Au bout de cinq minutes, celui qu'on était allé chercher parut sur le seuil de la porte.

Deux autres hommes le suivaient.

Je vois encore l'aspect de la rue.

Jacquemin avait glissé à terre comme je l'ai dit. Le maire de

Fontenayaux-

Roses. que venait d'aller chercher la mère Antoine, se

trouvait debout près de lui, le dominant de toute la hauteur de sa

taille, qui était grande. Dans l'ouverture de la porte se pressaient les

deux autres personnes dont nous parlerons plus lo-
nguement tout à
l'heure. J'étais appuyé contre le tronc d'un
tilleul planté dans la
Grande-
Rue, mais d'où mon regard plongeait dans la rue de
e Diane.

À ma gauche était un groupe composé d'un hom-
me, d'une femme
et d'un enfant, l'enfant pleurant pour que sa mère l
e prît dans ses
bras. Derrière ce groupe un boulanger passait sa t
ête par une fenêtre
du premier, causant avec son garçon qui
était en bas, et lui
demandant si ce n'était pas Jacquemin, le carrier, q
ui venait de passer
en courant ; puis enfin apparaissait, sur le
seuil de sa porte, un
maréchal ferrant, noir par devant, mais le dos éclai
ré par la lumière
de sa forge dont un apprenti continuait de tirer le s
oufflet.

14

Voilà pour la GrandeRue.

Quant à la rue de Diane, — à part le groupe prin-
cipal que nous
avons décrit, — elle était déserte. Seulement à son
extrémité l'on
voyait poindre deux gendarmes qui venaient de fair
e leur tournée
dans la plaine pour demander les ports d'armes, et
qui, sans se douter
de la besogne qui les attendait, se rapprochaient d
e nous en marchant
tranquillement au pas. Une heure un quart sonnait.

II - L'IMPASSE DES SERGENT S.

À la dernière vibration du timbre se mêla le bruit de la première parole du maire. — Jacquemin, dit-il, j'espère que la mère Antoine est folle : elle vient de ta part me dire que ta femme est morte, et que c'est toi qui l'as tuée !

— C'est la vérité pure, monsieur le maire, répondit Jacquemin. Il faudrait me faire conduire en prison et juger bien vite.

Et, en disant ces mots, il essaya de se relever, s'accrochant au haut de la borne avec son coude ; mais, après un effort, il retomba, comme si les os de ses jambes eussent été brisés.

— Allons donc ! tu es fou ! dit le maire.

— Regardez mes mains, répondit-il.

Et il leva deux mains sanglantes, auxquelles leurs doigts crispés donnaient la forme de deux serres.

En effet, la gauche était rouge jusqu'au-dessus du poignet, la droite jusqu'au coude.

En outre, à la main droite, un filet de sang frais coulait tout le long

du pouce, provenant d'une morsure que la victime, en se débattant, avait, selon toute probabilité, faite à son assassin.

Pendant ce temps, les deux gendarmes s'étaient rapprochés, avaient fait halte à dix pas du principal acteur de cette scène et regardaient du haut de leurs chevaux.

Le maire leur fit un signe ; ils descendirent, jetant la bride de leur monture à un gamin coiffé d'un bonnet de police et qui paraissait être un enfant de troupe.

Après quoi ils s'approchèrent de Jacquemin et le soulevèrent par

16

dessous les bras.

Il se laissa faire sans résistance aucune, et avec l'atonie d'un homme dont l'esprit est absorbé par une unique pensée.

Au même instant, le commissaire de police et le médecin arrivèrent ; ils venaient d'être prévenus de ce qui se passait.

— Ah ! venez, monsieur Robert ! — Ah ! venez, monsieur

Cousin ! dit le maire.

M. Robert était le médecin, M. Cousin était le commissaire de police.

— Venez ; j'allais vous envoyer chercher.

— Eh bien ! voyons, qu'y a-t-

il ? demanda le médecin de l'air le

plus jovial du monde ; un petit assassinat, à ce qu'on dit.

Jacquemin ne répondit rien.

— Dites donc, père Jacquemin, continua le docteur, est-ce que

c'est vrai que c'est vous qui avez tué votre femme ?

Jacquemin ne souffla pas le mot.

— Il vient au moins de s'en accuser lui-même, dit le maire ;

cependant, j'espère encore que c'est un moment d'hallucination et

non pas un crime réel qui le fait parler.

— Jacquemin, dit le commissaire de police, répondez. Est-il vrai

que vous avez tué votre femme ?

Même silence.

— En tout cas, nous allons bien voir, dit le docteur Robert ; ne

demeure-t-il pas impasse des Sergents ?

— Oui, répondirent les deux gendarmes.

— Eh bien ! monsieur Ledru, dit le docteur en s'adressant au maire, allons impasse des Sergents.

— Je n'y vais pas ! — je n'y vais pas !

s'écria Jacquemin en

s'arrachant des mains des gendarmes avec un mouvement si violent,

que, s'il eût voulu fuir, il eût été, certes, à cent pas avant que

personne songeât à le poursuivre.

— Mais pourquoi n'y veux-

tu pas venir ? demanda le maire.

— Qu'ai-

je besoin d'y aller, puisque j'avoue tout, — puisque je

vous dis que je l'ai tuée, tuée avec cette grande épée à deux mains

que j'ai prise au Musée d'artillerie l'année dernière
? Conduisezmoi

17

en prison ; je n'ai rien à faire làbas, conduisez-
moi en prison !

Le docteur et M. Ledru se regardèrent.

— Mon ami, dit le commissaire de police, qui, co
mme M. Ledru,
espérait encore que Jacquemin était sous le
poids de quelque
dérangement d'esprit momentané, — mon ami, la c
onfrontation est
d'urgence ; d'ailleurs il faut que vous soyez là pour
guider la justice.

— En quoi la justice a-t-elle besoin d'être
guidée ? dit

Jacquemin ; vous trouverez le corps dans la cave, e
t, près du corps,
dans un sac de plâtre, la tête ; quant à moi, condui
sezmoi en prison.

— Il faut que vous veniez, dit le commissaire de
Police.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Jacquemin
, en proie à la
plus effroyable terreur ; oh ! mon Dieu ! mon Dieu !
si j'avais su...

— Eh bien ! qu'aurais-
tu fait ? demanda le commissaire de police.

— Eh bien ! je me serais tué.

M. Ledru secoua la tête, et, s'adressant du regar
d au commissaire
de police, il sembla lui dire : Il y a quelque chose l
à-dessous. — Mon
ami, reprit-
il en s'adressant au meurtrier, voyons, explique-
moi cela,